

jalons sur la route

Madame, pour répondre à votre désir, je voudrais pouvoir reconstituer l'évolution spirituelle de votre mari, mais c'est difficile. Comment, par quelles étapes, a-t-il accédé à cette vie intérieure rayonnante dont on ne pouvait manquer d'être impressionné ? C'est le secret du Seigneur. Il est vrai que, pendant des années, j'ai été le témoin et le confident de ses efforts spirituels, mais le plus important se passait en lui, à une profondeur où je n'avais pas accès. Je vais essayer, cependant, de retracer les principales étapes de sa vie de prière, telles que j'ai cru les discerner.

Quand j'ai fait sa connaissance, il y aura douze ans bientôt, c'était, vous le savez mieux que moi, un homme de foi profonde. Il avait presque toujours la réaction du croyant : qu'un de ses enfants fût malade, qu'il eût à prendre une importante décision en affaires, lors de votre grave accident... son premier mouvement était de recourir à Dieu. Rappelez-vous avec quelle foi en la paternité divine il aimait citer la parole du Christ : « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira » (Mt 7, 7).

Un jour, j'eus le sentiment qu'il venait d'entrer dans une nouvelle phase spirituelle. En effet, au cours d'un entretien avec lui, il m'apparut que depuis plusieurs mois sa prière s'était transformée : ce n'étaient plus les biens temporels mais les biens du Royaume qu'il sollicitait de Dieu, et avec quelle insistance ! Quand je lui fis remarquer qu'il est parfaitement légitime de prier Dieu pour nos besoins temporels, il ne le contesta pas mais, avec un accent qui m'impressionna, il me rappela les paroles du Christ : « Ne cherchez donc pas ce que vous mangerez ou boirez ; ne vous tourmentez pas. Ce sont là toutes choses dont les païens de ce monde sont en quête ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Aussi bien, cherchez son Royaume, et cela vous sera donné par surcroît » (Lc 12, 29-31). Il était habité par un très vif désir de la grâce, dont il faisait, de plus en plus, l'expérience : grâce qui l'amenait à se corriger de ses défauts et l'entraînait à une prière plus profonde, grâce de paix et de joie, grâce qui, par lui, touchait les âmes de ceux qui venaient lui demander conseil — c'est à ce moment, vous vous en souvenez certainement, qu'avec tant de cœur il s'occupa d'un jeune délinquant.

Quelques années plus tard je compris que cette étape, elle aussi, était dépassée. Un jour que nous parlions d'oraison, il me cita cette phrase d'un mystique : « Quelle différence entre celui qui se rend au festin pour le festin et celui qui y va pour rencontrer le Bien-Aimé ! » Combien souvent, dans les mois qui suivirent, revenaient dans ses propos et ses lettres tels versets de psaumes, révélateurs de son état d'âme : « Dieu, toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau » (Ps 63, 2) ; « Mon âme a soif du Dieu vivant ; quand le verrai-je face à face ? » (Ps 42, 3) ; « Je tends les mains vers toi, mon âme est une terre assoiffée de toi » (Ps 143, 6). Il était clair, quand on s'entretenait avec lui, que ce n'étaient plus ni les biens de ce monde ni même, en un sens, ceux du Royaume, auxquels il aspirait, non plus les dons de Dieu mais le don de Dieu, Dieu lui-même.

Les années passaient, ce désir le brûlait : il était avide de lire les grands auteurs spirituels, de faire la connaissance de personnes qui lui parleraient de son Dieu. C'était comme si toujours il espérait découvrir un secret : le moyen de rencontrer ce Dieu qui l'avait séduit et de ne le plus quitter. Il y avait quelque chose d'extraordinairement émouvant dans ce besoin de Dieu, impatient et paisible à la fois, émanant du plus profond de son être, qui se trahissait dans ses conversations avec moi, qui sûrement devait se traduire dans son oraison par des appels poignants. Je crois pouvoir dire que votre mari était alors parvenu à l'authentique détachement évangélique, non par le mépris des biens de la terre

mais grâce à la fascination qu'exerçait sur lui un Bien incomparablement plus désirable.

Puis vint un temps où je fus dérouteré : je me demandais si sa ferveur ne déclinait pas ; je ne percevais plus les battements de son cœur brûlé par la fièvre de Dieu. Toutefois, je ne parvenais pas à m'inquiéter car la paix, la joie, j'allais dire l'Esprit Saint, ruisselaient de lui : j'en avais la preuve dans son rayonnement accru. C'est à cette époque qu'il a préparé au baptême ce professeur juif auquel votre foyer fut si accueillant. Mais j'identifiais mal l'œuvre de la grâce en lui, jusqu'au jour où, à son insu, il me donna la clé en me parlant d'un « au-delà du désir ». Je l'interrogeai à ce sujet. Et voici presque textuellement ce qu'il me répondit : « C'est vrai, pendant des années, toute ma vie intérieure a été un insatiable désir de Dieu. Puis un jour ce fut comme si tout désir était mort, j'eus très peur, j'étais convaincu d'avoir perdu Dieu. Au sentiment de vie intense qu'entretenait en moi le désir incoercible de rencontrer le Seigneur, de me perdre en lui, succédait un vide, une atonie spirituelle, je ne savais plus si je croyais encore et j'étais certain de ne plus l'aimer puisque je ne trouvais plus en moi le moindre désir. Vous n'étiez pas là pour m'aider à comprendre la volonté de Dieu. J'avais le sentiment d'être sorti d'une longue illusion. J'étais en même temps calme et désolé — au sens où l'on parle d'une terre désolée. La lumière m'est venue alors que je me rappelais, avec une certaine nostalgie, la prière qui, au cours des années précédentes, s'échappait si souvent de moi : « Seigneur, j'ai faim et soif de toi ». Je compris pour la première fois que cette prière n'était pas assez pauvre : « J'ai faim... j'ai soif... », le « je » était encore bien trop en avant, bien trop vivant alors qu'il aurait dû être crucifié. J'avais tour à tour renoncé aux biens de ce monde puis aux biens du Royaume, maintenant il me fallait renoncer au désir lui-même de Dieu. En ce sens que je ne devais plus désirer l'union à Dieu pour moi mais pour Dieu, qu'elle ne devait plus être un désir de moi mais de Dieu en moi ». Nous avons longuement parlé ce jour-là de cette étape nouvelle de sa vie d'oraison.

Quand, quelques mois plus tard, vous m'appreniez sa mort accidentelle, il m'est revenu à l'esprit un passage de la Vie des saints musulmans, d'Émile Dermenghem, qu'il m'avait cité avec une intense joie lors de notre dernière conversation : « Une voix m'a crié, oh ! Aboû Yazîd, que désires-tu ? ». J'ai répondu : « Je désire ne point désirer parce que je suis le désiré et Tu es celui qui désire ».